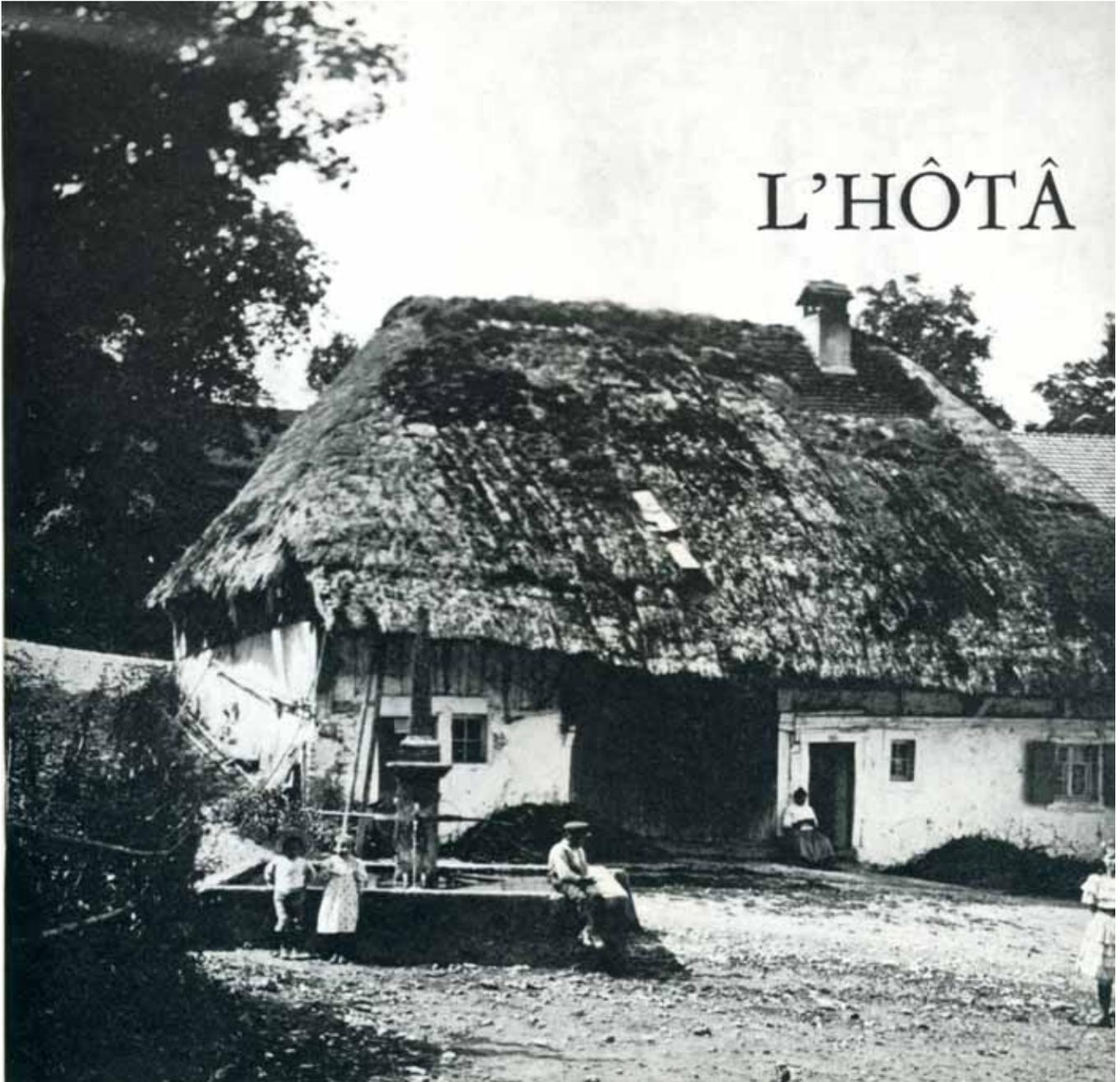


L'HÔTÂ



Attention : vous avez devant vous une reproduction partielle de l'ouvrage *L'Hôtâ* N° 3 – 1979

Si vous désirez prendre connaissance de l'intégralité des ses articles, vous avez la possibilité de commander ce numéro auprès du secrétariat : commandes@aspruj.ch

Pour la table des matières complète de ce numéro, consultez notre site internet, rubrique archives

www.aspruj.ch

Mormont sur Courchavon

Rien n'illustre mieux la destruction du patrimoine rural que deux photos prises à moins de 70 ans d'intervalle. Seule la fontaine n'a pas changé ! Elle porte l'inscription suivante sur une face de son bassin carré

« 1837 RÉRAT MAIRE »



Au début du siècle, vers 1910: la chaumière.

Aujourd'hui : l'entreprise laitière...



Muriaux et son patrimoine architectural

Le 12 mai 1979, les membres de l'A.S.P.R.U.J. siégeaient à Muriaux, en assemblée générale. Le choix du lieu ne doit rien au hasard, notre association tenant à honorer de sa présence une localité qui sait encore conserver son patrimoine rural. C'est donc avec plaisir que l'Hôte consacre quelques pages à ce village franc-montagnard où l'on découvre les témoins d'une vie ancestrale étroitement liée à la nature du pays.

Géographie de Muriaux

Sis à 950 mètres d'altitude, le hameau de Muriaux appartient à la commune du même nom, à laquelle sont rattachés Les Emibois, Les Ecarres, Les Chenevières, Le Crâtat-Loviat, Le Roselet, Les Peux et Le Cerneux-Veusil. Muriaux repose dans une légère dépression, abritée au sud-ouest par la colline boisée du Crauloup (1073 m.), et au nord, par une petite éminence, Sur le Cras (995 m.) A l'ouest, on communique avec la Vallée du Doubs par la légendaire Combe de la Rochette : cet étroit couloir plonge sur l'ancien moulin du Theusseret.

Cette terre a son histoire, correspondant à celle du manoir des Sommètres ou Spiegelberg, qui a donné d'ailleurs à Muriaux, et même aux Franches-Montagnes, ses armoiries. L'amateur d'histoire consultera avec avantage les oeuvres citées dans notre bibliographie sommaire, ce qui ne l'empêchera nullement de nous accompagner dans la description « patrimoniale » de Muriaux.

Terre et habitat

La majeure partie des maisons orientent leur façade principale au sud-est afin de recueillir un ensoleillement optimal dans les chambres.

Nous jugeons possible d'établir une relation entre cette orientation et la disposition des chaînes montagneuses jurassiennes qui s'étirent du sud-ouest au nord-est; les façades principales sont parallèles aux monts qui présentent leur endroit au sud-est.

L'emplacement joue aussi un rôle dans la répartition des terres en finages et pâturages. La pâture communale occupe l'envers du Crauloup et les champs s'étendent sur les terrains bien exposés : on s'est efforcé d'offrir à chaque ferme un accès direct au finage et au pâturage; ainsi les demeures sont à cheval sur la limite, souvent (...)



Le travail du bois au temps passé dans le jura

Le nom même de notre coin de terre signifiant « forêt de montagne », quoi d'étonnant à ce que le travail du bois ait toujours été très prisé des Jurassiens et, avant que les matières plastiques ne soient devenues l'unique produit avec lequel des inconnus fabriqueront la totalité des objets domestiques, ne fallait-il pas arrêter nos regards quelques instants sur ce matériau jadis si précieux ?

Nos pères créaient eux-mêmes la plupart des accessoires indispensables à l'aide de chêne, de hêtre, de sapin, de pin ou de bois fruitiers et connaissaient bien les artisans locaux qui leur fournissaient véhicules ou outils de fabrication moins aisée. Le tonnelier pratiquait son art parmi des gens familiarisés avec des techniques également en honneur chez le boisselier. Le charron oeuvrait sous le regard intéressé des gosses et le menuisier venait souvent travailler à domicile. Même si on était malhabile de ses mains, on connaissait l'art de domestiquer le bois pour en faire un seau étanche, un baquet bien adapté à l'usage désiré, un tonneau pour mettre fermenter les fruits à distiller ou une baratte pratique.

Aujourd'hui, qui sait encore choisir le bois approprié, le préparer, le fendre, le tailler, le poncer, l'assembler sans l'aide de machines ? Qui peut expliquer le mode de fabrication des multiples objets en matière synthétique dont nous usons ? Nous achetons selon les directives plus ou moins camouflées de la publicité, choisissons selon nos moyens et nos goûts, mais jamais nous ne réfléchissons sur l'origine des produits employés et les techniques nécessaires pour produire les objets. Nous nous contentons de consommer.

Pourtant, au cœur de bien des gens dort le secret désir de faire plus ample connaissance avec les choses, de découvrir leur origine, de rencontrer les fabricants, de savoir comment « c'est fait ». La preuve en est l'étonnant succès obtenu par l'exposition « Le travail du bois au temps passé dans le Jura ». Organisée par l'« Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Rural Jurassien », cette manifestation s'est déroulée à l'ancienne école de Develier du vendredi 24 août au lundi 3 septembre 1979. Les « Amis du Vieux Develier », un groupe de photographes de « Canal-Loisirs Val Terbi », quelques membres du « Photo-Club Delémont » et deux responsables du « Photo-Club Tavannes » collaborèrent dans cette entreprise considérable.



La salle réservée aux reportages photographiques et à la projection du montage audio-visuel.

Lancée voilà bien deux ans, l'idée de cette exposition fut lente à être réalisée car, il faut l'avouer, une telle manifestation ne pouvait voir le jour sans l'appui et le concours de nombreuses personnes. Tous les objets exposés furent trouvés chez des collectionneurs privés et le rassemblement de tant de témoins du passé provoqua l'admiration de près de deux mille visiteurs, dont au moins cinq cents écoliers. (...)



Armoire peinte sur laquelle figure cette inscription : « J'appartiens à Anne Bueche de Court ; à Court le 21 janvier 1780. »



L'ébéniste « encadré »... M. Vital Ory, de Develier.

« Le *Nicolas chez la Blanche* habitait la ferme de l'Aiguille dans les parages du Moulin de la Mort, dans la côte du Doubs au-dessous du hameau du Cerneux-Godat.

Il y vivait heureux, avec sa soeur Blandine ; vieux garçon et vieille fille, mais bon et honnête garçon, bonne et honnête fille. Tous deux vivaient simplement dans leur petit rural enclavé dans la Côte de l'Envers, élevant deux vaches et quelques chèvres, cultivant leur terre sans machine, sans cheval, sans boeuf même. On attelait la « Rouge » quand c'était nécessaire.

Ils possédaient une modeste forêt, suffisante pour leur fournir bois de feu et fagots pour alimenter l'âtre, chauffer la chambre de ménage, les deux alcôves et le four à pain.

Un jardin bien entretenu, fertile parce que bien puriné et engraisé, un verger entourant la ferme, un champ de blé, un de pommes de terre, un coin de lin, un autre de chanvre leur fournissaient le nécessaire et même plus.

Le bas de laine était bien garni. Les ventes de miel, d'oeufs ou de lapins, les lièvres tirés à l'affût ou pris dans les pièges à lacets, les peaux de renards et les truites capturées dans les nasses que Nicolas posait dans les goulets des rapides du Doubs, leur rapportaient de bons et beaux écus. Nul mieux que lui ne s'entendait à la distillation des pommes et poires sauvages, de la gentiane, du sureau, de l'alise, de la damassine et de la sorbe, et la vente de distillée était également source de revenus appréciables.

Leur vie s'écoulait, tranquille, heureuse. Le soir, il fumait sa pipe en consultant l'almanach, tressait des paniers ou des corbeilles tandis que sa soeur cardait le lin, le chanvre ou faisait tourner la roue du rouet.

Ils ne sortaient guère : le dimanche et les fêtes pour assister à l'office divin, rarement en semaine.

Cependant, Nicolas ne manquait jamais les deux foires des Bois, même s'il n'avait rien à vendre ou à acheter. Il les attendait avec impatience, car il y revoyait ses vieux amis, reprenait contact avec le monde, apprenait les nouvelles courant le pays et se renseignait sur l'évolution des prix. Il n'oubliait jamais de rapporter à « *la* » Blandine des caramels, du chocolat Suchard et des « *papillotes* », sortes de bonbons enveloppés de papiers sur lesquels étaient imprimés des dictons ou des devinettes à double sens.

À midi, il se rendait à *l'Ours* pour manger les tripes ; il jouait aux cartes et repartait vers les cinq heures pour fourrager. Toujours gai et ayant bien les pieds sur terre, il était porté à voir le monde en beau, surtout en fin d'après-midi après de bonnes rasades de vin de Neuchâtel et un ou deux verres de pruneau par-dessus.

Cette année-là, en 1880, il s'était rendu comme de coutume à la foire d'été. Les foins étaient rentrés et la moisson attendait encore. Il faisait un temps magnifique. Il avait vendu à bon prix le petit taurillon qu'il avait emmené le matin.

Il dîna avec « *le* » gros Basile des Fonges, « *le* » Joseph de la Pâturage et « *l'* » Auguste des Barrières, son cousin. Après les cafés et les petits verres de distillée traditionnels, ils se mirent à jouer aux cartes. Le temps passa si vite que l'heure de fourrager arrivée Nicolas était encore attablé avec ses compères. Il ne se faisait pas trop de soucis « *la* » Blandine était à la maison et elle ferait le nécessaire.

Ils soupèrent ensemble, tous les quatre. La nuit tombait mais aucun d'eux n'était pressé (...)

Fabrication d'une roue (II)



Cerclé, le moyeu est mis à bouillir pour ramollir les mortaises.

Le reportage photographique paru dans «L'Hôte» No 2 présentait la fabrication de la roue jusqu'à la réalisation des rayons. Dans ces pages sont évoquées les étapes suivantes. Les bois utilisés par M. Louis Frund, de Bourrignon, sont l'érable, pour la fabrication du moyeu, et le frêne, pour les rayons et la jante.

Reportage photographique de MM. Jean-René Moeschler et Jean-René Wolfsberger



Fixation du moyeu sur le chevalet.

(...)

La lessive

Et si nous parlions lessive ?

Un lundi matin de 1979. Aujourd'hui la ménagère rassemble le linge sale de toute la famille et va préparer sa lessive hebdomadaire.

Huit heures ! ... Madame enfourne sa « récolte » dans le tambour de sa machine à laver, ajoute la poudre Niaxa nécessaire, presse sur un bouton... et la Schulthess, l'Adora ou la Hoover se met en marche. Satisfaite, Madame s'en va vaquer à ses occupations de maîtresse de maison... Dans 73 minutes, elle reviendra... Toutes les opérations : prélavage, lavage, cuisson, quatre rinçages seront terminées. Elle n'aura plus qu'à suspendre son linge sur le « stawi » qui reste toujours à disposition au jardin... S'il pleut, pas de problèmes ! Dans la maison moderne, on a prévu au soussol une pièce pour le séchage.

Dans l'après-midi, si le cœur lui en dit, notre ménagère pourra, tranquillement assise et écoutant la « radio » repasser avec son fer électrique dernier modèle ou sa récente machine à calandrer.



La lessive vue par feu Joseph Beuret-Frantz.

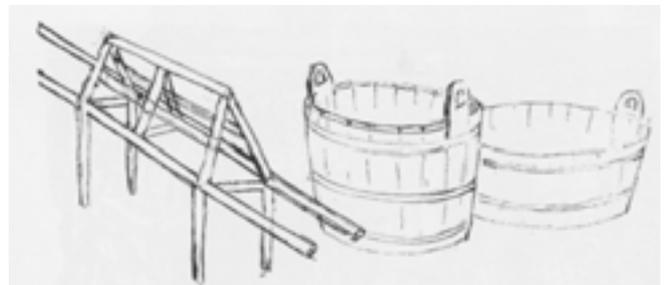
Fatiguée le soir? Non point. En toute paix et bonne conscience elle regardera un film ou jouira d'un concert à la TV.

Normalement, en cette journée de lessive, rien n'aura troublé la bonne humeur de toute la maisonnée.

Il n'en allait pas de même dans la vallée de Delémont vers les années 1900. Revenant deux fois par an : avant Pâques - mais jamais pendant la Semaine-Sainte - et avant la Toussaint, la lessive était un événement d'importance qui durait souvent plus d'une semaine. En général à l'époque, la famille était nombreuse - on avait beaucoup d'enfants, parfois quinze et plus - et les grands-parents vivaient souvent sous le même toit.

D'abord pour entreprendre une lessive, il fallait être sûr du temps et veiller à ce que cette grande opération pût se réaliser en « jeune lune », ce qui, paraît-il, assurait plus de blancheur au linge.

La semaine avant le jour J, on sortait les seilles de bois, les grands cuveaux et les hommes s'assuraient par quelques coups de marteau que les cercles étaient bien en place. Au début, les malheureux baquets, les cuiviers tombaient en douves - comme on disait alors - desséchés par ce long temps d'attente. On plongeait les petites seilles dans le bassin de la fontaine (...)



Civière à linge et petites seilles rondes ou ovales.

Les surnoms dans le Jura

Modalités de l'enquête

Cette étude est une version écourtée et légèrement remaniée d'un travail antérieur effectué dans le cadre d'un séminaire organisé par l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Neuchâtel. Elle comprend deux parties nettement distinctes. La première traite des surnoms individuels et repose principalement sur une enquête qui s'est déroulée à Glovelier, agglomération rurale située dans la Vallée de Delémont. Sa population atteignait 997 âmes en 1970, dont 86 % de langue maternelle française. La deuxième partie de ce travail aborde le problème des surnoms collectifs des villages jurassiens et là j'ai travaillé essentiellement d'après la littérature existante, car les informations recueillies de vive voix auprès de mes informateurs étaient pour le moins squelettiques.

Si j'ai choisi Glovelier plutôt qu'un autre village jurassien, c'est que j'y ai habité sept ans. J'étais donc connu de la majorité des habitants et je n'ai pas rencontré trop de difficultés à obtenir les renseignements souhaités. D'autre part, j'ai pu moi-même rédiger une liste de base des principaux surnoms employés et je connaissais personnellement les gens qui les portaient. Parler des surnoms étant en outre un sujet assez délicat, car la malice populaire qui fixe les sobriquets est très directe et parfois cruelle, j'espère avoir pu ainsi ménager les susceptibilités et éviter des impairs.

Je n'ai pas cherché à dresser une liste exhaustive des surnoms individuels qui s'appliquent actuellement dans cette communauté villageoise, car je me suis vite rendu compte que leur véritable origine était souvent perdue, même par ceux qui en sont affublés. J'ajoute que certains renseignements et surnoms fournis par mes informateurs débordent de ce cadre strictement villageois et peuvent s'appliquer à l'ensemble de la communauté jurassienne.

Définitions et distinctions

Le mot surnom est un terme très général, donc vague et imprécis, qui recouvre un grand nombre de notions différentes. A lire les auteurs qui se sont attaqués à la question, on se rend compte que l'unanimité est loin d'être réalisée parmi ceux-ci. Certains utilisent sobriquets et surnoms indifféremment (Van Genep, 1912), d'autres les distinguent (Vuille par exemple), Sébillot parle de blasons populaires, Lebel d'hypocoristiques, etc. (voir note bibliographique). Essayons de voir clair parmi tous ces termes et précisons notre position.

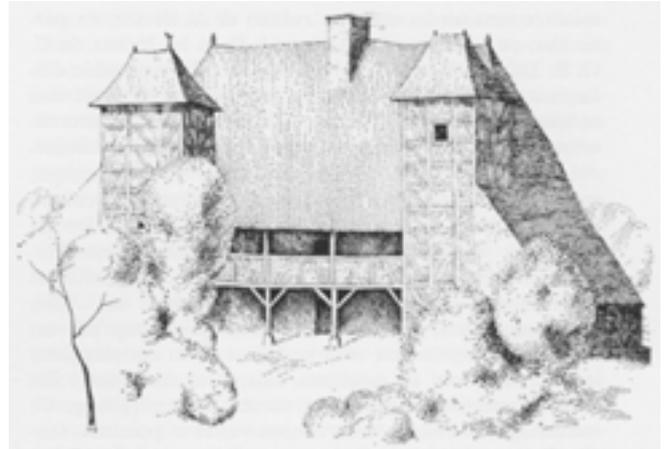
Je dirai tout d'abord, suivant en cela la terminologie adoptée par D. Perret, que le surnom fait partie d'une catégorie de mots plus vaste encore qu'on nomme les appellatifs. Appartient à cet ensemble tout élément du discours qui mentionne une ou plusieurs personnes. Le surnom est aussi, suivant les cas, un terme d'adresse, c'est-à-dire un terme utilisé pour s'adresser à l'allocutaire, celui-ci désignant la personne à qui l'on parle, ou un terme de référence s'il désigne le délocuteur, c'est-à-dire la personne dont on parle.

Faut-il faire une distinction entre surnom et sobriquet ? Au XIV^e siècle, les personnes étaient généralement désignées par leur nom de baptême, dont la formation et la provenance étaient variées. On trouvait des noms d'origine germanique (Berthe, Gérard, Frédéric, Alfred), des noms issus de l'Antiquité classique (Alexandre, Philippe, Maxime, Félix), des noms popularisés par les chansons de geste et les romans de chevalerie (Esclamande, Perceval, Olivier), des noms empruntés à la Bible (Rachel, Jean, Jacques, Joseph Madeleine), des noms de saints ou saintes que l'Eglise cherchait à imposer pour éliminer les noms profanes, en alléguant la protection des patrons célestes (...)

Architecture rurale en Bourgogne du sud

Durant l'année 1979, l'Association pour la Sauvegarde du Patrimoine Rural jurassien a présenté deux expositions au public du Jura : « L'architecture rurale en Bourgogne du sud » et « Le travail du bois au temps passé dans le Jura », dont nous donnerons ci-après les caractéristiques principales.

Sous la responsabilité de M. Josy Simon, architecte à Delémont, avec la collaboration du Centre culturel régional de Delémont et avec l'appui financier de plusieurs banques de cette ville, l'A.S.P.R.U.J. a pu montrer aux Jurassiens une importante collection de photographies de M. l'abbé André Gaudillère et des dessins de M. Michel Brouillot. Cette exposition parcourt l'Europe pour faire mieux connaître les maisons rurales de la Bresse, en particulier, et de la France en général. Dans les locaux du C. C. R. D., du 18 au 27 mai 1979, il fut donc possible d'élargir nos connaissances et de prendre contact avec une architecture bien différente de celle du Jura ; malheureusement, trop peu de personnes profitèrent de cette aubaine.
(...)



Nos lectures, vos lectures

Au cours de l'année 1979, l'A.S.P.R.U.J. a édité un numéro spécial de sa revue annuelle « L'Hôtâ » et l'a fait paraître à l'occasion de son exposition « Le travail du bois au temps passé dans le Jura ». Oeuvre de *Marc Chappuis-Fähndrich*, « MEUBLES PAYSANS DU JURA » est une présentation simple et précise, par le texte, certes, mais aussi par la photo et le dessin, des caractéristiques et de l'histoire du mobilier rural jurassien. 56 pages [illustrées](#). [A.S.P.R.U.J.](#), 2801 Rossemaison.

Jean-François Robert a poursuivi la rédaction des fiches intitulées « OBJETS INSOLITES DU MUSÉE ». Dix objets sont présentés dans les fiches No 31 à 40. A.A.V.A. 14 bis, avenue de Cour, 1000 Lausanne.

La série des « Vie quotidienne », éditée par Hachette, s'est enrichie en 1978 et 1979 de plusieurs études. Parmi ces publications remarquables, j'ai beaucoup apprécié « LA VIE QUOTIDIENNE DES PAYSANS DU LANGUEDOC AU XIXe SIÈCLE », de *Daniel Fabre* et *Jacques Lacroix*. 480 pages fort instructives et intéressantes aussi pour les habitants du Jura.

Dans « L'Hôtâ » No 2, je signalais une importante collection : « L'ARCHITECTURE RURALE FRANÇAISE ». Deux volumes concernent notre région par des informations générales sur des types de fermes présentes en Ajoie ou aux Franches-Montagnes. Il s'agit des ouvrages relatifs aux habitations rurales des provinces françaises limitrophes, « ALSACE », par *Marie-Noële Denis* et *MarieClaude Groshens*, et « FRANCHE-COMTÉ », de *Claude Royer*. Parus en 1978, chez Berger-Levrault, Paris, ces deux études rendront service à tous les amis du patrimoine architectural rural et plus particulièrement aux Jurassiens soucieux de découvrir les fermes de régions qui nous sont plus ou moins familières.

A tous les lecteurs de « L'Hôtâ » qui n'auraient peut-être pas appris la nouvelle, je signale la réédition de deux études faites par *Robert Pinot*, en 1886, dans le Jura.(...)